

Chapitre premier

Valdagnes. J'avais connu ce village provençal lors de mes précédentes vacances, qui ne dataient que de quelques mois.

J'en gardais le souvenir d'une éblouissante lumière et c'était vers lui que je me dirigeais depuis mon départ, le matin même. J'avais quitté Paris sous une pluie battante. Cette année encore, l'automne ne faisait pas de cadeaux.

C'était comme si la ville tenait à me montrer qu'elle ne me regretterait pas. Je ne suis pas sûr qu'il en fût de même pour moi. J'avais si longtemps cru au Père Noël et cette cité n'en pouvait plus d'offrir aux doux rêveurs ses artifices les plus fallacieux. Pour me faire des illusions, j'étais doué.

Par exemple, de tout temps, j'avais cru en ma bonne étoile. En fait, il s'agissait d'une nova pourrie qui m'avait pété à la gueule dans les grandes largeurs à la première occasion. J'en gardais encore des cicatrices qui ne se voyaient pas trop car, à trente balais, je montrais une fraîcheur dont mes diverses carbrioles auraient dû sonner le tocsin. Cela ne signifie pas que de me regarder dans la glace me procurât une explosion de joie. Disons-le tout de suite, je n'aimais pas ma tronche. Quand il m'arrivait de me croiser, même avec l'habitude, j'en sursautais toujours.

Peut-être s'agissait-il là d'une forme de narcissisme particulièrement prononcée. D'aucuns ne se gênaient pas pour le dire mais j'avais la faiblesse de ne pas les écouter. Il faut avouer que diverses bonnes fortunes plutôt gratinées m'avaient conforté dans ce sentiment. Quand il se passe des choses dès que vous touchez un piano, même sans avoir appris à en jouer, cela crée un confort qu'il est difficile de refuser.

Bref, je me prenais très au sérieux mais, à ma décharge, il faut reconnaître que, face à face avec moi-même, il ne faudrait pas croire que je me fasse des idées. J'étais, à mon sujet, d'un rare réalisme et je me voulais lucide.

J'appuyai sur la pédale de frein et la voiture se mit à tanguer. Ma Fiat 850 était tout ce qu'on voulait, sauf une automobile. Mais c'était ma première voiture et mon critère d'achat se révélait aléatoire quand on pense que c'était parce qu'un de mes potes en possédait une et qu'elle m'avait paru seyante. Je m'étais jeté sur la première occasion venue. Mon permis était tout neuf et les genoux de ma monitrice d'auto-école n'avaient pas été étrangers au fait que je l'obtienne du premier coup. Ce qui avait sidéré toute personne me connaissant, compte tenu d'une désinvolture et d'une distraction bien connues du personnage.

Tout de même, je n'avais pas appuyé sur le frein sans raison et je battis des paupières devant les pleins phares qu'un abruti, en face de moi, ne crut pas devoir baisser quand il me croisa. Je me cramponnai au volant pour ramener la voiture sur le côté droit de la route. Mais elle tanguait toujours. Un ami m'avait prévenu :

— Ta tire, c'est un veau ! Je ne te donne pas huit cents bornes pour devoir en refaire les amortisseurs... C'est léger, ces engins, ça décolle comme des cerfs-volants mais ce n'est pas fait pour rouler ! Vingt mille kilomètres et t'en vois le bout ! T'en es à combien ?

— Quarante-sept mille, avais-je répondu, piteux.

Il s'était marré et maintenant, je me retrouvais, par chance, à quelques encablures de mon but, avec un outil que le moindre cahot envoyait dans tous les sens.

Je me suis même arrêté. Il tombait des cordes. Ah, la Provence, terre de vacances et d'été ! Les essuie-glaces couinaient et, au ralenti, le moteur toussotait. J'ai protégé mes lunettes de la pluie qui, depuis le matin, n'avait pas cessé.

Je suis reparti et un panneau m'indiqua : Valdagnes, avec une belle flèche. La route serpentait jusqu'à l'entrée du village. Je me rappelais le panorama. Somptueux. Mais, pour l'instant, plutôt liquide. Ruisselant.

Les rues, faiblement éclairées, s'ouvrirent devant mon équipage et je me suis garé sur le terrain vague, en face de la maison. En fait, ce n'était pas ma maison, mais celle de Gilles et Lucrèce. Je raconterai, plus tard. Pour l'instant, le mieux était d'empoigner mes deux valises et de passer par le jardin sur lequel donnait la mesure de la propriétaire, une vieille en hail-

lons qui ne devait pas se laver souvent mais qui avait investi des sous amassés avec une féroce pingrerie dans l'immobilier régional. Un petit escalier, au-dessus des toilettes et me voilà sur la petite terrasse. La pluie redoublait.

Bien sûr, j'ai fait tomber les clés et je me suis retrouvé à quatre pattes en train de récupérer le trousseau trempé. Enfin, je suis entré. Comme à l'ordinaire, l'endroit était impeccable. Grande ménagère devant l'Éternel, cette chère Lucrèce me permettait d'emménager dans les meilleures conditions. Il y avait même des fleurs près du divan installé dans la salle de séjour à mon intention.

J'adressai une pensée reconnaissante à ce couple qui avait poussé l'amitié jusqu'à me proposer l'hospitalité, le temps d'installer l'appartement que j'avais loué dans la maison contiguë, toujours à la même vieille, hypocrite et souriante, qui avait bavé de plaisir quand je lui avais donné ses trois mois d'avance.

Cela s'était décidé très vite.

Nous étions à table, sur la terrasse, face à la nuit tiède, avec, très loin, au-delà de la longue plaine bleue du Vaucluse, le serpent lumineux de l'autoroute du Sud.

Gilles m'avait demandé :

— Tu repars quand ?

— Après demain. J'ai un petit spectacle à faire dans un cabaret, à Tours...

— *La Paix* ?

— Tu connais ?

— C'est une boîte à travelos, ça ? Oh, ce n'est pas pour ça que je connais, mais de réputation...

Lucrèce s'en mêla :

— Tu parles ! Ah, tu sais, Théo, ton copain, il ne faut pas trop prendre ce qu'il raconte au pied de la lettre !...

— Je sais, je sais, mais ce n'est pas parce que je suis porté sur les dames que mon... « portage » va jusqu'à ces folles qui prennent, comme le dit si bien Brassens, Cupidon par le revers...

— Tu es porté sur les femmes, toi ? s'enquit Lucrèce.

— Plus depuis que je te connais, ma chérie...

Gilles arborait son sourire le plus ironique et ses yeux d'acier bleu crépitaient de malice. Quand on voyait le physique plutôt baraqué, quasi masculin, de son amie, on pouvait se poser

des questions. Mais Lucrèce avait dû faire le tour de pas mal de pâtés de maisons et elle tirait de sa relation avec Gilles l'exact suc dont elle avait besoin.

On s'entendait bien, tous les trois.

Je me suis étiré et j'ai dit :

— Si je m'écoutais, je resterais ici...

— Qu'est-ce qui t'empêche ?

— Hé, pour les vacances, ça va, mais je ne vais pas squatter votre salon jusqu'à la fin des temps !

Une nouvelle fois, Lucrèce est intervenue :

— Il y a peut-être une solution ; La sorcière, la mère Lecloux (parce qu'en plus, elle s'appelait Lecloux !), elle a parlé d'un petit appart dans la maison à côté...

On n'en a pas dit plus sur le sujet mais, le lendemain, j'ai demandé à visiter. Gilles Florac et Lucrèce Hayoun m'ont accompagné. Ce n'était pas un palais et la peinture s'avérait vétuste. Mais la fenêtre s'ouvrait sur un paysage qui me coupa le souffle. Le même qui faisait le charme de la terrasse de mes amis, sous un angle différent dans la mesure où l'appartement se trouvait au premier étage d'une maison qui, jusqu'alors, n'était occupée que par un légionnaire à la retraite, Maurice, un petit bonhomme porté sur la bibine et que sa discrétion faisait passer quasi inaperçu.

La vieille m'a annoncé le loyer. J'ai tout de suite dit oui. Sur le coup, je ne m'attachai pas au fait que Lucrèce tordait un peu le nez. J'aurais peut-être dû mais, je l'ai dit, je suis sans complexe et puis, je pensais pouvoir être un voisin tout à fait présentable. Il est vrai aussi que quand Lucrèce Hayoun faisait la gueule, cela se voyait. Mais Gilles m'avait adressé un clin d'œil qui avait remis les choses à leur place.

La preuve, ce bouquet de fleurs en guise de bienvenue.

Planté au milieu de la pièce, je me suis gratté la tête et je me demandais par quoi commencer. Le premier geste : me servir un pastis. J'ai fouillé dans les placards, sorti un verre haut, trouvé la bouteille très entamée et me suis servi une bonne dose d'alcool anisé dans lequel j'ai versé l'eau du robinet. Elle n'était pas très fraîche mais la première gorgée me fit un bien fou.

J'ai respiré à fond. La boisson verdâtre entamait son processus normal et j'ai eu faim. Ne pas rester les deux pieds dans le

même sabot. Je me suis emparé d'un panier d'osier, et, une fois vérifié que mes papiers étaient toujours dans la poche de mon blouson, je suis ressorti sous la pluie. J'ai dévalé les marches luisantes et me suis rué vers l'auto qui accepta de démarrer sans tergiverser. Je nous ai dégagés du terrain vague et suis passé sur la route. Délestée des bagages censés l'équilibrer, la voiture tanguait de plus en plus.

J'ai roulé entre des haies de canisses que la pluie venteuse faisait frissonner. Les faubourgs de Cavaillon et, tout de suite, le centre-ville. Les lambrequins éclairés d'une boucherie-épicerie-droguerie me tendaient les bras. J'y suis entré et ai acheté de quoi m'offrir une gentille soirée. Un gros steak, quelques patates, un fromage, du dessert, une bouteille de bourgogne et le nécessaire pour le petit-déjeuner.

Une fois le panier à emplettes fourré dans le coffre, je me suis rendu au café dit *des Sports* où un barman qui s'ennuyait dans sa solitude vespérale m'a servi une mauresque. Ah, la mauresque, mélange de Casanis et d'orgeat, qui n'a jamais franchi le Rhône !...

La bénignité de cet apéritif régional faisait qu'on devait en absorber une demi-douzaine avant de s'émouvoir. Alors, cette lichette en coup de vent ne désorienta en rien l'attention que je mis à ramener mon véhicule tressautant comme un cabri sur la route jusqu'à Valdagnes.

Les provisions remontées, disposées sur la table ronde du salon, porte et contrevents clos, je me suis autorisé à me mettre à l'aise. J'ai allumé la vieille télé que Gilles avait bricolée lui-même et dont les images s'affolaient parfois en de vives zébrures dont il ne fallait pas tenir compte. Après un nouveau pastis, j'ai pelé les deux grosses pommes de terre, les ai découpées en frites. Allumant les feux de la gazinière, j'ai fait chauffer l'huile de la friteuse dans laquelle j'ai jeté le résultat de mon découpage. Puis, après avoir beurré un fond de poêle, j'ai fait cuire le steak. Comme je l'aimais. Bleu. Dix secondes par face, pas plus.

Avant de m'asseoir, j'ai débouché la bouteille de vin. Je l'ai goûté après avoir rincé le verre afin de le débarrasser du goût tenace de l'anis. Ce n'était certes pas un grand cru mais cela valait mieux qu'une quelconque piquette.

Je suis passé à table et, les yeux fixés sur l'écran dont les images qui bougeaient ne me racontaient rien, je me suis régalé.

Quand j'ai eu terminé la part de tarte aux pommes, la bouteille était à moitié vide. Ou à moitié pleine, comme on voudra.

Après avoir pratiqué une rapide vaisselle dans l'évier, je l'ai essuyée et rangée. J'ai même donné un coup de balai pour enlever les miettes de pain qui, au cours du repas, étaient tombées sur le lino du sol.

C'est alors qu'on frappa à la porte.

M'essuyant les mains, je suis allé ouvrir et me trouvai face au voisin du dessous, l'ex-légionnaire, le nommé Maurice Lange. Un petit bonhomme tout sec dont le sourire dessinait des rides blanches sur son visage tanné. Sous le bras, il tenait une petite bouteille ronde remplie d'une liqueur blanche.

Il l'a posée sur la table en expliquant :

— Eau-de-vie de raisin. Provenance : cave coopérative de Bédouin. Râpeuse, mais décapante...

Il s'exprimait ainsi, par petites phrases courtes et il n'ouvrait qu'à peine la bouche, comme s'il gardait exprès les dents serrées pour s'exprimer. Peut-être un reliquat de sa vie de militaire.

Il avait fait le tour par l'extérieur, ce qui expliquait son aspect dégoulinant. Je lui ai tendu une serviette pour qu'il s'essuie. Il a montré la bouteille :

— Sortir des verres !

Il frottait son cuir avec énergie et ses cheveux, d'ordinaire toujours bien coiffés, se hérissaient et lui donnaient le faciès d'un vieux chien pas méchant. J'ai protesté :

— Je ne vais pas te boire ta gnôle !

— Et pourquoi ça ? Si j'offre !...

Je savais déjà que je ne m'en débarrasserais pas aisément. D'abord, c'était un brave type, avec le cœur sur la main, de plus, il s'ennuyait à ne rien faire de ses journées. La caserne et les aboiements troupiers devaient lui manquer. Je ne sais plus combien il avait d'ancienneté mais il parlait souvent de son grade de caporal-chef. Il paraît que, dans la Légion, ça valait autant qu'adjudant dans une arme traditionnelle. C'est du moins ce qu'il affirmait et, après quelques bières, valait mieux pas le contredire.

De toute façon, je n'avais pas encore sommeil. Il était tôt, pour un oiseau de nuit comme moi. J'ai sorti deux verres plats et il a versé le liquide comme s'il s'agissait d'une quelconque

flotte. On a trinqué et j'ai goûté. Tout de suite, j'ai eu chaud aux oreilles. Maurice a hoché la tête :

— Pas de la bibine pour femmelette !

— Tu m'étonnes, j'ai avoué en retrouvant mon souffle.

Pourtant, quand il m'a resservi, je lui ai tenu compagnie comme si de rien n'était. On a parlé de la pluie et du beau temps, sujet bateau quand on n'a pas grand-chose d'autre à se raconter. Du pouce, il a montré l'extérieur :

— Temps pourri ! Mais demain, plein soleil !

— Tu crois ça !

— Si je te le dis. D'ailleurs, le vent a tourné. Demain, grand beau temps !

On est restés là un moment, à enfilez des petites phrases insignifiantes et, tout d'un coup, il s'est levé :

— Bon. Il est tard. Mettre la viande dans le torchon ! Garder la bouteille... J'en ai d'autres dans ma cambuse. Tu verras, la lichette, quand on se sent un peu seul, c'est royal ! Salut !

On s'est serré la louche et je lui ai ouvert la porte. Il n'avait pas tort, le vent semblait tombé et la pluie se résumait à quelques gouttes paresseuses. Dans le ciel, les nuages se déchiraient et, à travers les bourrelets noirâtres, on apercevait quelques points brillants. Maurice a désigné la voûte :

— Les étoiles. C'est bon signe.

Il a descendu quelques marches, avant de revenir sur ses pas. Parvenu à ma hauteur, il a dit, et c'était comme s'il annonçait une mauvaise nouvelle. Son haleine fleurait l'alcool à dix pas.

— La semaine prochaine, touche ma solde. T'invite au restau, chez Fernand, à l'Isle-sur-la-Sorgue...

— Ça, Maurice, je ne peux pas accepter... Tu ne vas pas claquer tes sous bêtement...

— N'importe quoi ! Si je propose, c'est que ça me fait plaisir !

— Bon, d'accord, on verra ça !

— C'est tout vu, mon gars. Mardi prochain, huit heures... Et puis, ça sort le bestiau, vu que j'ai pas de voiture ! Ah, autre chose : quand je dis restau, c'est restau, rien d'autre...

— J'avais compris.

— Je veux dire, s'en mettre plein la gamelle, d'accord, mais après, pas de putes ! Oh, proteste pas, je connais les mecs qui

vivent seulâbres... Une bonne bouffe, après tirer son coup !
Moi, pas question !

Il se retenait d'une main à la rampe de pierre et se balançait doucement. C'est vrai qu'il avait bien léché la bouteille. Il a pourtant poursuivi, les yeux fixés sur la nuit très sombre :

— Dis-toi que si je t'invite, c'est parce que tu ne ressembles pas à ton copain ! Ouais, Gilles...

— Gilles ?

— Il aime les putes, ton camarade. Un habitué du *Perroquet Vert*, à Cavaillon. Sa copine, la Lucrèce, elle a un frontal à encorner tout ce qui bouge...

J'ai discrètement bâillé avant de demander :

— Et c'est quoi, le *Perroquet Vert* ?

— Un boxif ! Mais ton ami te fera sûrement visiter ! Une demi-douzaine de poneyttes triées sur le volet ! Propres, pas chères et prêtes à tout, c'est comme ça qu'il fait sa pub, le taulier ! Les jours de marché, ça désemplit pas !

— Et tu vas me faire croire qu'un lascar comme toi ?... Jamais ?

— Jamais. Enfin, plus depuis ma retraite. En Indochine, j'ai chopé une saleté qu'il m'a fallu plus d'une année pour me débarrasser, alors, très peu pour moi...

— Elles ne sont pas saines, les hétaires cavaillonnaises ?

— Pas dit ça. On ne sait jamais, c'est tout. Bonne nuit !

Je l'ai regardé descendre l'escalier. Il y allait avec précaution et je suis rentré vers la maison alors qu'il aboutissait, en bon état, dans le jardin de la vieille. Je l'ai entendu chantonner alors qu'il rentrait chez lui. Depuis la terrasse, je l'ai vu hésiter. Il a regardé autour de lui, dégrafé sa braguette et pissé contre le poteau télégraphique. Une grosse voiture bleue nuit, une Ford Escort puissante, a klaxonné, indignée, alors qu'il traversait la route sous son nez. Il a haussé les épaules et a poussé la porte de bois qui ouvrait sur l'escalier montant à sa piaule. La porte juste en face du trois pièces où il était prévu que j'habite.

J'ai tourné la clé dans la serrure en pensant à la façon de vivre de ce zigoto. Pendant les vacances, il m'avait fait visiter. Une pièce nue, sans autres meubles qu'une armoire, une table, une chaise et un petit lit. Un lit ? Non, un pieu, impeccable, tendu au carré, comme dans une chambrée. Pas la moindre trace

de vie personnelle. Pas même une photo. Des murs blancs. Pas de rideaux. Une cellule.

J'ai ouvert le divan qui était appuyé contre le mur, le long d'une fenêtre. Tout avait été prévu, draps et couvertures. J'y reconnus bien là le sens de l'organisation de mes hôtes. Je me suis déshabillé, ai enfilé mon pyjama et je suis fourré au lit. J'ai éteint la lumière. Le silence était absolu.

Au bout d'une demi-heure, je me suis rendu compte qu'il était hors de question de dormir.

Je connaissais bien ces heures où le sommeil refusait de venir et durant lesquelles défilaient des images qui n'étaient pas toutes plaisantes. J'en revenais toujours à ce foutu métier d'écriture dont je croyais qu'il était le mien. J'avais commencé par la chanson. Deux bonnes années de galère et puis, le jour où j'étais prêt à renoncer, le gros lot. Deux contrats. L'un avec une maison de disques, l'autre avec un éditeur, le tout enrubanné dans un beau paquet cadeau sous forme d'avances qui, du jour au lendemain, m'avaient extrait de la misère. Tout s'était alors déroulé comme en un rêve. L'enregistrement d'un disque avec des orchestres surprenants pour un débutant. Propulsé dans ce que je croyais encore être le music-hall mais qui se révélait déjà le show-biz, j'ai bénéficié d'un succès d'estime. Et puis, alors qu'il fallait foncer, j'ai attendu. La maison de disques espérait que les éditions se mouilleraient et vice-versa. Résultat : personne n'a bougé. Au bout d'un an, après un LP de douze titres qu'il aurait fallu propulser à grands coups de pub et qui débarqua dans une indifférence quasi générale, je glandais mollement de petits galas en vaines attractions de cinéma, comme cela se faisait encore.

Je me tournais et me retournais dans le petit lit à une place. Je reconnaissais aussi combien j'étais responsable de mes avanies. Pas du genre économe, j'avais vite claqué mon blé et surtout, mon goût pour les femmes m'avait poussé vers d'affligeantes concessions bien plus navrantes que celles qu'on me demandait dans le milieu de la chanson.

Comme je l'ai dit, je souffre de mon physique ingrat. Alors, pour lever une garce, je dois en faire beaucoup plus que les copains. De plus, je vise haut. D'un côté, les appels sanguins de ma nature m'entraînent vers des besoins sexuels auxquels je ne

sais pas résister. De l'autre, je souhaite tomber amoureux car je trouve cela bon pour l'inspiration.

Et vivre la nuit ouvrait des horizons. Je m'étais même retrouvé à programmer les disques dans une boîte de la rive gauche et là, entre les gin-fizz et l'ambiance tamisée, je ne vous raconte pas les occasions. Avec mon air de me foutre du monde et mes petits talents d'auteur, j'attirais et il n'était point rare que je rentre chez moi, dans ma petite chambre au sixième, après avoir traversé les Halles foisonnantes, en compagnie d'une drôlesse qui se savait pas trop où coucher. Dans mon plumard bosselé, elles commençaient par faire des manières et puis, à force de les chauffer, à l'usure, elles finissaient par céder. Je bénéficiais aussi d'une excellente réputation. Je n'oubliais jamais de sauter en marche et, en ces temps où la contraception restait balbutiante, et où les risques de grossesse décourageaient les plus téméraires, mes manières étaient appréciées. Elles n'hésitaient pas, d'ailleurs, à se refiler le tuyau.

A la même époque, je fréquentais une dame blonde pour laquelle j'éprouvais un violent sentiment. Elle se prénommaït Cora, mariée, trois mômes mais, à trente-deux balais, une physique et une sexualité à allumer tous les feux du paradis. Nous avions vécu une passion orageuse. Elle montrait une grande habileté à allumer les mâles et j'étais jaloux de sa liberté, tout en me disant que cette légèreté me permettait, sans remords, de lever la patte de mon côté.

Toujours est-il qu'entre-temps, elle me fit connaître un certain Jeff Q. Jérôme. Une sorte d'échassier coiffé à l'iroquoise, avec des yeux jaunes qui, je dois l'avouer, me fascinèrent. Il m'embringua dans le montage hasardeux d'une comédie qu'il avait écrite et au terme de l'échec de quoi je me retrouvai ratissé comme un jardin de banlieue.

Ce Jeff me roula dans la farine avec sa faconde et, je le revois encore, une façon de me faire croire que je pouvais être pour lui une sorte de disciple qui firent de moi son fervent complice. Il maniait le fric avec désinvolture, exhibant avec un sourire en coin sa pince à billets garnie dès qu'un petit problème surgissait. J'ai su plus tard comment il se le procurait, son pognon !

Mais tenez, un exemple : un soir, sa voiture tombe en rideau. Eh bien, dès le lendemain, il en avait une autre. Ce même jour, il emmena la petite troupe qu'il avait fondée, « Les joyeux boulevardiers », pour une semaine aux Sables-d'Olonne où il régla